

Journée OSOI (7/09/2011)

Introduction

Dans le cadre du projet, intitulé DETER-RETER, - Déterritorialisation et Reterritorialisation du supportérisme -, portant sur le supportérisme en Afrique du Sud et à La Réunion, et dans la phase de recherche aidée par l'OSOI (à hauteur de 2100 euros), nous avons organisé un séminaire de recherche ouvert au public, le mercredi 7 septembre 2011, au laboratoire DIMPS/CURAPS à l'UFR SHE, pour lequel nous avons invité :

- Le Professeur Dominique Bodin de l'Université de Rennes 2, Directeur du laboratoire VIPS (Violence, Identité, Politique et Sport).
- Le Professeur Simon Bekker de l'Université de Stellenbosch, membre du département de Sociologie et d'Anthropologie Sociale.

Les apports de ce séminaire ont été fondamentaux pour lancer notre projet et en organiser la suite car :

- ils ont permis d'identifier les modèles explicatifs de la violence dans le football, et de la violence en Afrique du Sud.
- ils ont permis d'identifier une série d'hypothèses sur les causes de la violence dans les stades de football sud-africains, ses formes, son affleurement, et ses transformations.

Ainsi :

- d'une part, qu'en tant qu'experts, ces conférenciers invités ont apporté des éléments théoriques de première main et,
- d'autre part, à la lumière des connaissances apportées, ils ont permis de tester et d'affiner un modèle d'interprétation de la Coupe du Monde 2010.

Résumé de l'intervention de D. Bodin sur 'Le hooliganisme'.

L'intervention de D. Bodin sur le hooliganisme sera synthétisée à partir de quatre points :

- **d'abord**, D. Bodin rappelle la genèse socio-historique du phénomène et les modèles explicatifs qui le sous-tendent : **1**-la constitution des *ends* anglais dans les stades ; **2**-la spécificité de l'espace du stade dans nos sociétés ; **3**-la gestion institutionnelle de cet espace.

Dans le premier modèle explicatif, la violence dans les stades est un phénomène importé de l'extérieur. L'historiographie des classes ouvrières anglaises exemplifie ce phénomène. Elles reproduisent dans le stade leurs rivalités et leurs oppositions. On passe d'une violence produite fortuitement par des débordements festifs à une violence préméditée et organisée. Les groupes anticipent et préparent l'affrontement de la rencontre footballistique.

« Finalement, en important des jeunes dans le stade, on n'importe pas que des spectateurs de football, on importe des quartiers et on importe des cultures. Ces quartiers se battent dans la rue, ces cultures se battent dans la rue, elles s'opposent, même idéologiquement, et quand elles vont venir dans le stade, elles vont se regrouper par paquets ; elles vont se regrouper par quartiers et par cultures. Elles se battaient à l'extérieur, elles vont se battre dans le stade. »

Dans le deuxième modèle explicatif, la violence dans les stades résulte de la médiatisation des rencontres de football. Le stade devient une tribune où l'on est vu. Il permet aux exclus ou aux anonymes d'avoir une visibilité. Tout comportement transgressif a des chances d'obtenir une résonance grâce à cette médiatisation. L'œil des médias appelle donc, en quelque sorte, à générer des débordements.

« Autrement dit, ça c'est quelque chose de fort, au moment où on est exclu, il ne reste peut-être qu'un espace où on peut crier dans la société, c'est le stade – vous vous rappelez mon point de départ tout à l'heure – c'est le stade où on va pouvoir dire : « j'existe quand même ! je suis là ! et je veux ! et j'aimerais, .. etc... », sauf qu'on va le dire avec ses poings et ses armes. Donc la violence dans le stade a un statut de violence politique, d'expression politique, d'opposition au système, qui n'est pas possible dans la rue. Je vous renvoie à cette idée que la grève des mineurs a été réprimée dans un bain de sang par la police montée anglaise et l'armée, après un an de grève ».

Dans le troisième modèle explicatif, la violence dans les stades est le produit de la mauvaise gestion des flux de supporters et de la méconnaissance de la culture de la partisanerie. Il y a un décalage entre les acteurs en charge d'organiser le stade et le spectacle sportif et les spectateurs. C'est l'exemple du drame du Heysel en 1985. L'accident présenté comme un acte de hooliganisme résulte en fait d'une succession de mauvais choix de gestion du flux de supporters dans le stade.

« On a peur, on a peur au niveau policier, on a peur de ce qui peut se passer au Heysel, donc, tout simplement, on enferme tout le monde dans une tribune, 4 heures avant le début du match. Donc pendant 4 heures les mecs picolent parce que l'alcool n'est pas interdit. Ils se provoquent, ils envoient des bouteilles de bière de l'autre côté, ils s'invectivent, ils font tomber le grillage à un moment donné. Au début du match, il y a un groupe d'Anglais qui investit la tribune italienne. Comme les Italiens connaissent la réputation des Anglais, ils commencent à descendre, - à cette époque là, il y avait encore les grillages, grillages – je vous rappelle - qui ont été enlevé pour la coupe du monde de 1998 pour des raisons de dangerosité, on a mis beaucoup de temps pour s'en apercevoir.. – Comme tout ça semble être dangereux, tout le monde attend l'ordre d'ouvrir les grilles, donc comme les derniers ont peur, ils poussent les premiers, qui poussent les derniers, et hop, tout le monde s'entasse sur les grilles en bas, quand on ouvre les grilles, il y a 31 morts. C'est pas du hooliganisme, c'est une panique morale, parce qu'il y a eu affrontement entre 10 personnes ».

- **ensuite**, D. Bodin présente la posture d'étude depuis laquelle il analyse ce phénomène : **1**-le choix d'une approche compréhensive privilégiant la construction identitaire ; **2**-le choix d'une définition extensive de la violence.

Pour étudier le hooliganisme, le premier choix est d'opter pour une approche compréhensive et non causale d'explication de la violence. Il faut essayer d'analyser le « comment » et non le « pourquoi ». Etudier : comment les individus en arrivent-ils à être violents ?

La vraie question, c'est comment on devient hooligan, et quelle est la différence entre un supporter violent et un vrai hooligan. Donc on va prendre un modèle qui est celui de la déviance de Howard Becker, vous savez Outsiders - Etude de sociologie de la violence, qui a été étendu, ce modèle-là, par Maurice Cusson, qui est un Canadien, qui a écrit un livre en 2005, qui s'appelle La délinquance. Une vie choisie entre plaisir et crime. Alors, qu'est-ce que ces deux auteurs nous disent ? je vous résume, et on va travailler la question du hooliganisme comme ça. Ils nous disent : finalement, pour devenir déviant – nous on va dire violent – il faut entrer dans un groupe déviant. Donc moi je vais vous raconter mon itinéraire de chercheur et on va voir si je suis un violent ou un hooligan... où s'arrête la frontière ?

Pour étudier le hooliganisme, le second choix est de travailler avec une définition extensive de la violence. Cette définition s'appuie sur un modèle en spirale. Est considéré comme violence tout ce qui amène l'individu à commettre un jour un acte violent.

C'est une définition extensive de la violence, qui est ce qu'on appelle le modèle « spiralaire » de la violence. Autrement dit, il n'existe pas de petit fait qui peut être exclu de la violence. Et la violence extrême, le meurtre – dans le hooliganisme il y a meurtre assez souvent – de la violence extrême, on trouve parfois l'explication parfois dans quelque chose de dérisoire, qui peuvent être des incivilités, autrement dit, un comportement pas répréhensible, mais d'opposition, de rejet. Exemple : les violences hooliganes, elles commencent tout bêtement par : « j'ai le sentiment d'être mal reçu par les supporters adverses » - Donc la fois suivante, je vais mal les recevoir, je vais les huer, je vais me moquer d'eux, je serai plus nombreux, etc...

- **puis**, D. Bodin expose sa synthèse des deux modèles explicatifs : **1**-la construction identitaire d'un individu à partir de la violence ; **2**-le modèle d'une violence en spirale, dont la gradation est utilisée pour établir la hiérarchie des individus dans le groupe.

La violence est un ressort de la construction de l'identité individuelle dans le groupe de supporters. Mais pour que le supporter devienne hooligan, il faut que la violence devienne l'objet principal qu'il exploite (sur lequel il construit son attachement au groupe, sa notoriété, bref sa raison d'être).

Ce que nous disent Cusson et Becker, c'est que finalement, il faut que dans ce style de vie, il y ait un changement de paradigme. Autrement dit, qu'il y ait renversement, que l'activité principale devienne l'objet que l'on exploite. Autrement dit, l'activité principale doit devenir la violence. A aucun moment, mon activité principale n'est devenue la violence. Je n'ai aucune honte à vous dire que j'ai été très violent. Mais j'ai été très violent parce que j'ai été condamné à être très violent, parce que je n'avais pas le choix. Soit je l'étais, soit je me faisais marcher dessus.

Le groupe s'appuie sur le modèle en spirale de la violence. Ce modèle lui permet d'opérer des distinctions entre ses membres, de les hiérarchiser selon leur degré d'engagement. Pour cela, le groupe fait de la violence une valeur constitutive de sa vie : il en apprend le 'bon usage' ; il en fait une source de reconnaissance, de mobilité dans la hiérarchie du groupe.

Voilà ! donc, ça dure pas très longtemps la bataille (?), ça dure 3 minutes, 5 minutes, 10 minutes, ça dure pas, c'est très intense, [...] Et là, brutalement, un des membres des Winners, un des membres du noyau dur, s'approche de moi et me tape sur l'épaule. Il m'a rien dit de plus. J'ai franchi un pas là, comme diraient Cusson et Becker, je ne suis pas encore intégré parce que je ne suis pas encore accepté, mais ils m'ont reconnu. J'ai eu une première expérience inaugurale et ils m'ont reconnu comme étant potentiellement un des leurs.

- **enfin**, D. Bodin développe la question de l'enracinement du racisme et de la xénophobie chez les supporters à travers quatre aspects : **1**-la provocation sans suite ; **2**-la distinction entre groupes ; **3**-le stade comme lieu d'expression d'une idéologie ; **4**- l'instrumentalisation de groupes de supporters par un parti politique extrémiste.

Résumé de l'intervention de S. Bekker sur 'Les violences xénophobes en Afrique du Sud'.

L'intervention de S. Bekker sur 'les violences xénophobes', advenues deux ans avant la Coupe du Monde, sera synthétisée à partir de quatre points :

- **d'abord**, S. Bekker rappelle les deux projets politiques véhiculés par la Coupe du monde que contrecarrent les violences xénophobes : **1**- le projet de cohésion sociale ; **2**- le projet de Renaissance Africaine ; **3**- la xénophobie comme un démenti à ces projets.

Depuis la chute de l'apartheid en 1994, le gouvernement d'Afrique du Sud a engagé une politique de construction de l'identité nationale. Celle-ci s'articule autour d'un projet de cohésion sociale qui s'appuie sur le sport et les grands événements sportifs. La Coupe du Monde 2010 organisée par l'Afrique du Sud avait comme dessein de renforcer l'unité nationale entre les différents groupes sud-africains séparés par le régime d'apartheid.

Les gouvernements ANC – ça c'est le gouvernement de l'ANC, de Mandela - successifs ont cultivé deux usages politiques du sport, l'un dans une stratégie de « réunification » — réunification dans le sens de essayer d'intégrer des différentes classes, groupements, ethnies, communautés de foi, de race, tout ça en Afrique du Sud. Donc ils voulaient employer le sport avec cet objectif en tête.

L'autre projet poursuivi à travers la Coupe du Monde 2010 est celui de Renaissance Africaine. Pendant ses deux mandatures, Thabo Mbeki, le successeur de Nelson Mandela à la présidence du pays, a porté cette idée. L'Afrique du Sud doit renouer avec le continent noir dont elle fût isolée pendant l'apartheid. La Coupe du Monde offre l'occasion à l'Afrique du Sud de renforcer ses liens avec les autres pays africains, et d'être le fer de lance de l'Afrique en montrant au monde les capacités du continent. C'est dans la perspective de ce projet que la FIFA a choisi l'Afrique du Sud comme hôte de la Coupe du Monde 2010.

[...] l'autre but est la Renaissance africaine, et là on a affaire avec le continent. Parce que l'Afrique du Sud était isolée à cause de sa politique, et maintenant on veut la réintégrer dans le continent africain, à la fois l'Afrique australe, Afrique de l'Est, de l'Ouest, Maghreb, Afrique du Nord.

Les violences xénophobes, qui ont eu lieu dans certains *townships* sud-africains dans la deuxième moitié de l'année 2008, ont contrarié les deux projets que la Coupe du Monde devait porter. Elles ont mis à mal l'idée que l'Afrique du Sud était une terre des Droits de l'homme et l'idée que les tensions raciales s'y étaient réduites.

Donc, les évènements xénophobes, j'espère que vous pouvez le voir, sont directement contraires à la politique de la Renaissance africaine et de cohésion sociale, et puis, malheureusement, ces évènements n'étaient pas peu, comme je vais vous le montrer.

- **ensuite**, S. Bekker décrit ces « violences » : **1-** quelles sont les définitions de la violence et de la xénophobie retenues, **2-** la description de ces violences.

Dans son enquête sur les 130 attaques xénophobes recensées, S. Bekker utilise une définition stricte de la violence.

Et puis, pendant ma description des évènements xénophobes d'il y a trois ans, je vais employer une définition étroite, qui veut dire quoi ? Je vais uniquement focaliser sur des manifestations physiques, comme attaques, agressions contre les personnes, destruction de la propriété. Pas des questions morales et symboliques, parce qu'il y a aussi de la violence morale et de la violence symbolique.

Dans le cas de ces violences il définit la xénophobie ainsi :

[...] c'était la définition de l'autre comme quelqu'un à propos de qui on a peur, on a crainte, repoussement de qui étaient des Africains étrangers en Afrique du Sud. La xénophobie pour moi veut dire : la crainte, la peur de l'autre, et puis ça peut devenir violent.

Description des attaques :

Pour décrire : deuxième moitié de 2008, série de courts incidents violents, ils ont eu lieu dans les quartiers de plusieurs villes sud-africaines. C'était des évènements des villes, il n'y avait pas du tout d'évènements dans la campagne, des zones rurales, c'était urbain.

Deuxièmement, les violences étaient commises par des civils, et leurs victimes ont été aussi des civils, et les propriétés étaient aussi civiles, ça c'est important parce que... Révolution, rébellion, presque toujours on a l'Etat, le gouvernement, on est pour ou contre, on a la police, on a les soldats, on a les mairies. Ici c'était civils contre civils. L'Etat, le gouvernement n'est pas un acteur. Alors la police était là mais la confrontation était civils-civils, ça c'est important.

Qui étaient ces civils, les auteurs de ces violences ? C'était largement des jeunes hommes pauvres sud-africains, noirs – pas tous, mais la plupart. Leur cible était largement pour tous la propriété des étrangers, des étrangers africains, et ces étrangers africains eux-mêmes, pas tous, mais disons 95%. Et puis, les lieux de ces attaques étaient surtout les townships et les bidonvilles urbains, donc des zones résidentielles, des zones résidentielles qui étaient plutôt pour ceux qui étaient populaires et pauvres, rarement dans les centres-villes, rarement dans les banlieues aisées, et rarement dans des zones commerciales ou industrielles.

La diffusion de ces attaques était accompagnée par la dissémination profuse des médias. Donc on a eu beaucoup de télévision, beaucoup de radio, et puis aussi ça, je crois que, comme a dit Dominique un peu plus tôt, les journaux c'est un facteur de diffusion très important.

Et puis, dernier élément de la description : plus de 20 000 victimes ont fui leur logement ; les villes sud-africaines principales ont établi des camps de réfugiés ; il y eu aussi des flux de migrants qui ont quitté le pays.

- **puis**, S. Bekker présente les quatre axes d'interprétation de ces violences et les deux types d'explications retenues : **1-** causes structurelles, actes déclencheurs, mode de diffusion, rôle de la police ; **2-** explication par la 'relative privation', explication par l'instrumentalisation de la violence à des fins personnelles.

Causes structurelles : [...] le commencement de l'augmentation du prix du pain, de l'alimentation, des transports, chômage ; [...] la politique publique de l'immigration ; [...] il y avait de la xénophobie déjà, on n'aime pas ces gens qui arrivent, parce qu'il y a des flux importants de migrants de l'Afrique du Nord de nos frontières- surtout après la fin de l'apartheid, parce qu'avant la fin de l'apartheid, l'Afrique du Sud était un pays riche, mais fermé, raciste.

Actes déclencheurs : [...] ce sont les facteurs uniques à chaque événement. Parce qu'on demande toujours pourquoi à cette date ? Pourquoi on a commencé à cette date ?

Mode de diffusion : [...] c'est arrivé au Nord, et dix jours plus tard, tac, ça arrive dans les autres grandes agglomérations d'Afrique du Sud.

Rôle de la police : [...] c'est la perception de la police dans les townships.

S. Bekker retient deux types d'explication de ces violences xénophobes. D'abord, celle de la frustration des promesses non tenues, ce qui revient à une violence construite sur le sentiment d'exclusion.

Première explication : c'est « Relative privation ». Alors l'argument, c'est : les auteurs de la violence, ces jeunes, ces jeunes hommes, - pas tous mais c'est surtout des jeunes hommes - ont subi le chômage, le logement inadéquat, la pauvreté, et donc ils deviennent frustrés à cause du fait qu'ils n'ont pas réalisé ce qu'ils attendaient. Ils attendaient quoi ? ils attendaient un travail, ils attendaient une maison, ils attendaient des revenus, et puis ça, ce sont les promesses de la nouvelle Afrique du Sud, et puis on ne l'a pas reçu... Donc cette frustration est convertie en agression, agression contre ceux qu'ils croient - s'ils ont raison est une autre question - qu'ils croient être responsables de cette situation, et c'est donc l'étranger, qui travaille, qui prend nos femmes, qui a une maison, alors on croit qu'ils sont responsables.

L'autre explication avancée est l'instrumentalisation de cette violence pour des gains personnels.

La seconde explication, qui est différente, c'est donc la mobilisation des ressources qui est aussi intéressante : l'action collective est lancée avec un but. Le but ; c'est de recevoir des bénéfices ou des biens matériels ; - comme on va prendre les magasins, on va voir venir vers nous des gens qui vont faire des achats - ou bien politiques : on va maintenant recevoir des voix pour devenir conseiller du conseil municipal. Donc la deuxième dit que c'est important de focaliser sur des leaders locaux, parce que c'est des leaders locaux, avec ces buts en tête qui mobilisent les jeunes pour des buts politiques ou économiques.

- **enfin**, S. Bekker expose les évaluations de la Coupe du Monde et son effet sur la violence xénophobe : **1-** l'évaluation de l'événement par les économistes et les anthropologues de gauche ; **2-** la Coupe du Monde comme un frein à une résurgence de violences xénophobes.

Dans la période post Coupe du Monde différentes évaluations ont été faites de l'événement. Les économistes de gauche ont souligné que l'argent investi dans l'organisation du tournoi aurait pu servir à d'autres projets, notamment à améliorer les conditions de vie dans les *townships* les plus pauvres.

Alors les économistes : ils disent, après un an, ils disent plus ou moins la chose suivante : l'infrastructure qu'on a créée – qui est vraiment impressionnant – On arrive maintenant en Afrique du Sud, on dit maintenant c'est un nouvel aéroport, comparé comme c'était avant, les stades, - peut-être vous avez vu les photos des stades, c'est comme ça - le transport, on a le train – ça a coûté plus que 3 milliards d'euros. Alors, jusqu'à maintenant, l'évaluation c'est une bonne chose. Mais, du point de vue d'un citoyen qui habite un bidonville, il n'y avait vraiment pas beaucoup de changement. Est-ce qu'on aurait pas dû employer cet investissement pour les autres causes comme le logement, comme l'éducation, etc. ou création de travail...

Les élites intellectuelles ont porté un regard moins critique sur la Coupe du Monde, elles y ont décelé la force et la compétence d'un Etat. Celui-ci a fait la preuve que s'il était bien dirigé il pouvait durer et pouvait réaliser de grands projets.

l'argument d'anthropologue : il y a des soucis que leur société ne marche pas bien, - ça c'est des minorités, mais aussi des riches noirs, des minorités indiennes, blanches, métisses - il y a des soucis, ça ne marche pas bien : gouvernance, violence, corruption... santé... Le Mondial a créé l'espoir parmi ces riches, que l'Etat sud-africain peut être à la fois compétent et fort, et pourrait servir leurs petits-enfants.. Donc pendant ces trois-quatre mois le gouvernement a pu montrer qu'il pouvait gérer les choses ; et donc s'ils ont la volonté de continuer de le faire, c'est une bonne chose - pour la classe moyenne.

Les attaques xénophobes après la Coupe du Monde, qu'annonçait l'évaluation des économistes de gauche — les conditions de vie des plus pauvres n'ayant pas changé grâce au tournoi —, ne se sont pas réalisées. La xénophobie a été en partie désamorçée chez les plus pauvres par le sentiment de dignité que leur a procuré la Coupe du Monde. Pour ceux-ci, avoir été le centre d'attention de la planète pendant un mois, passer de l'ombre à la lumière, a redoré leur fierté individuelle, ce qui temporairement a endigué leur frustration sociale. D'autre part, ce sentiment de dignité a nourri un sentiment nationaliste qui a aidé à la cohésion sociale entre sud-africains.

[...] Tandis que d'après l'argument que je viens de dire, il y avait en même temps beaucoup de gens qui disaient que les Sud-Africains pauvres devraient se fâcher du gouvernement à cause des dépenses. Parce que l'argent de cette Coupe du Monde aurait pu être investi dans l'éducation, le logement, la santé, pour vous et vos enfants, vous les pauvres... Vous avez été insultés, ça c'est l'argument... Mais d'après les anthropologues, cet argument est faux. Pourquoi ? Ils disent qu'il y a quelque chose de très nuancé et de très subtil qui manque dans cet argument disant que les pauvres étaient insultés : c'est l'opportunité donnée à quelqu'un qui habite un bidonville d'imaginer son foyer, son chez soi, au centre du monde. Personne n'aime le label de victime, personne n'aime le label de chez soi comme bidonville, et si on crée l'opportunité pour ces gens de s'imaginer au centre du monde – il y a des Sud-Américains, il y a des Blacks Stars de Ghana qui arrivent, il y a des Européens, tout le monde arrive. Pendant cette période dans les villes, les pauvres pourraient assister à ces matchs, mais aussi s'imaginer comme au centre du monde, et ça dans la fierté et dans la solidarité...